

JEFFREY HERF

Le modernisme réactionnaire

Préface à l'édition française de 2018

J'ai été ravi d'apprendre que les éditions L'Échappée avaient décidé de publier une traduction française de mon ouvrage *Reactionary Modernism* et de le faire découvrir aux chercheurs ainsi qu'à un plus large public s'intéressant à ces questions, en France comme dans les pays francophones. Ce livre a été tout d'abord publié en Grande-Bretagne, en 1984, par Cambridge University Press. Je me suis ensuite toujours abstenu de le réviser ou de le compléter chaque fois qu'il fut traduit – et il l'a été dans plusieurs langues : en italien (en 1988), en espagnol (en 1990), en japonais (en 1991) et en portugais (en 1993). Il a été écrit dans un contexte intellectuel bien particulier : sa préparation et les débuts de son écriture se déroulèrent aux États-Unis, à partir de la fin de la décennie 1970, époque où je m'efforçais, en m'appuyant sur la Théorie critique, d'expliquer ce que je considérais être un paradoxe de l'histoire allemande – en l'occurrence, la manière qu'avait eue l'Allemagne, tout au long de la république de Weimar, puis sous le règne nazi, de rejeter le legs des Lumières pour adopter, dans le même mouvement, l'un de ses produits : la technologie moderne.

Dans les années 1960, on s'efforça bien souvent, comme en témoignèrent divers travaux, d'envisager la société comme un tout ou une totalité. Mais les chercheurs qui ont travaillé tout au long de la décennie suivante ont préféré s'intéresser aux disjonctions et différenciations à l'œuvre entre la politique, l'économie, la culture et le développement technologique, qui furent dès lors envisagés comme autant de sphères autonomes. Les historiens spécialistes

de l'Allemagne ont relevé de longue date que les avancées économiques et technologiques du pays tout au long de la deuxième révolution industrielle n'avaient entretenu qu'un rapport très lointain avec celles de la démocratie libérale. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi ensuite, dans l'après-guerre, le romancier Thomas Mann, évoquant la société allemande, parlait d'une « société à la fois ancienne et nouvelle ; un monde révolutionnaire et rétrograde ». L'écrivain avait saisi les paradoxes qui, en ce temps-là, ne pouvaient l'être par la Théorie critique, entravée comme elle l'était par ses rigides dichotomies (1). L'écriture du *Modernisme réactionnaire* fut donc pour moi l'occasion de souligner l'importance qu'il y a à qualifier et définir très exactement, très concrètement, des personnes et des événements bien précis, des contextes historiques bien spécifiques. Les théoriciens de la société avaient à cette époque fortement tendance à recourir à des abstractions et à des généralisations dès lors qu'ils traitaient de la modernité, du capitalisme et de la raison instrumentale – et je souhaitais aller à rebours de ces manières de faire. Il s'agissait pour moi avec ce travail de m'opposer, de façon très consciente et argumentée, à ce que j'ai plus tard appelé le « déplacement de l'histoire allemande (2) ».

Le Modernisme réactionnaire propose donc une synthèse de tous les éléments (certains mis à jour de longue date, d'autres plus récemment) qui aident à décrire un courant de pensée – jouant aussi sur les émotions – apparu sous la république de Weimar, dans les rangs de la droite antidémocratique, et qui poursuivit son existence sous le règne nazi, dans les déclarations de Hitler, de Joseph Goebbels, d'Albert Speer et de Fritz Todt, entre autres. Je crois pouvoir dire que l'ouvrage a poussé les historiens spécialistes de la république de Weimar et de l'Allemagne nazie à considérer à nouveaux frais la combinaison d'éléments modernes et antimodernes qui avait caractérisé la « Révolution conservatrice » des années de Weimar mais aussi,

ensuite, l'idéologie et la politique nazies. Le livre remet en question la sévère dichotomie qui avait été instaurée entre tradition et modernité, et il le fit en se focalisant, comme l'avait fait Thomas Mann dans les années 1940, sur leur intersection. Si je concentrais mes recherches sur les éléments illibéraux propres à la droite et à l'extrême droite allemandes, elles ne suggéreraient pas que le nazisme, parvenu au pouvoir en 1933, avait représenté l'issue inévitable d'une « voie spécifique » allemande, d'un *Sonderweg* allemand. Bien au contraire, mon intention était et demeure d'attirer l'attention sur le rôle joué par les idées, l'agir humain et les circonstances historiques, tous synonymes de contingences. Contemporains et parties prenantes de la crise économique et politique du début des années 1930, les modernistes réactionnaires contribuèrent à l'affaiblissement des institutions démocratiques de la république de Weimar et à paver la voie à une dictature fasciste. Certains d'entre eux rejoignirent le parti nazi; d'autres ne le firent pas. Tous prirent part à la remise en cause de la légitimité morale et politique de la démocratie de Weimar.

Au moment où je me lançais dans ce travail – qui adopta d'abord la forme d'une thèse de sociologie, soutenue à l'université Brandeis, avant de prendre celle d'un livre –, on avait l'habitude d'affirmer que l'*hostilité* pour la technologie moderne avait été consubstantielle à la révolte antimoderniste de cette époque, dont un disait qu'elle avait été dirigée contre une modernisation rapide. Pourtant, lorsqu'on se penche attentivement sur les textes essentiels d'Oswald Spengler, d'Ernst Jünger, de Carl Schmitt, de Hans Freyer et Werner Sombart, mais aussi sur les écrits de nombreux ingénieurs allemands bien moins connus, tout autant que sur ceux de Hitler, Goebbels, Todt et Speer, on découvre un véritable *enthousiasme* pour la technologie moderne, un enthousiasme qui n'a pas été l'objet de l'attention qu'il méritait, nombre de chercheurs préférant se consacrer à la nature fondamentaliste de cette révolte antimoderniste, liée à

la montée en puissance du nazisme. Même Martin Heidegger, bien connu pour son rapport malheureux au monde moderne, contribua à sa manière à la réification de la technologie, en imposant l'idée qu'elle constituait une force autonome séparée de la prise de décision politique et économique. Une telle réification fut également une constante dans les œuvres respectives de Jünger, Freyer et Schmitt.

Au cours des trois décennies qui se sont écoulées depuis la première publication de cet ouvrage, les chercheurs en sont venus pour l'essentiel à s'accorder, pour dire que la droite allemande, puis le régime nazi, avaient fait leurs aspects bien précis de la modernité, en les sélectionnant soigneusement. Des débats fructueux entre spécialistes de l'Allemagne nazie permettent de raffiner encore ces questionnements (3). Par ailleurs, les travaux consacrés à la plupart des figures principales de cette histoire se sont multipliés. Nous en savons aujourd'hui bien plus au sujet de leurs itinéraires biographiques respectifs; et, pour ce qui est de Jünger, de Schmitt, de Freyer, de Heidegger, de Goebbels et de Speer, infiniment plus au sujet de leurs textes clés, et d'événements dont nous ignorions encore tout en 1984, parce qu'ils n'avaient pas encore été étudiés. Je considère que les nouveaux apports de la recherche viennent confirmer l'interprétation des textes essentiels que je propose dans ce livre. Ce que partageaient ces intellectuels et personnalités politiques, qui peuvent tous être présentés comme des « modernistes réactionnaires », c'était une forte antipathie pour la démocratie libérale, une variante droitiste d'anticapitalisme, un nationalisme fervent, la conviction que le développement de la technologie moderne devait accompagner étroitement une politique autoritaire ou totalitaire, et la conviction, aussi, que l'Allemagne pourrait emprunter la voie du progrès technologique sans perdre pour autant son âme. Si nous avons beaucoup appris sur ces questions tout au long des dernières décennies, ces nouveaux apports de la recherche

n'affectent en rien le matériau – mots prononcés et écrits, actes accomplis – examiné dans ces pages.

J'ai ensuite étudié, dans deux ouvrages consacrés à la propagande nazie, les évolutions qui se produisirent ultérieurement, au fil de l'histoire du modernisme réactionnaire et de l'utilisation par le régime de la technologie moderne dans le but de diffuser à grande échelle ses attaques contre le legs des Lumières et les Juifs. Ces études consacrées plus spécifiquement au ministère de l'Éducation du peuple et de la Propagande, au ministère des Affaires étrangères et à la SS, ont été traduites en français (4). Parmi les nombreuses études menées en Allemagne et consacrées, explicitement ou non, aux implications de la tradition moderniste réactionnaire, deux se montrent d'un intérêt tout particulier. L'ouvrage de Michael Wildt, *Generation of Unbedigten: Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes* [*Génération sans compromis: le corps d'élite de l'Office central de la sécurité du Reich*], étudie comment le climat politique et culturel des années 1920, sentiments modernistes réactionnaires compris, exerça une forte influence sur des jeunes gens qui étudiaient alors à l'université, et qui allaient ensuite prendre la tête des SS Einsatzgruppen, ces escadrons de la mort envoyés sur le front Est pour y perpétrer des tueries de masse (5). Quant à la biographie d'Albert Speer signée Martin Kitchen, elle s'appuie sur les écrits de Speer et un travail d'archives pour démolir la légende laissant accroire que Speer aurait été un technocrate apolitique. Kitchen nous montre que Speer entretint des relations de travail étroites non seulement avec Hitler, mais aussi avec Goebbels et Himmler, et ce, tout au long de l'Holocauste et de la « guerre totale » menée avec détermination par le Reich, y compris après que le vent fut devenu fortement contraire (6).

Le Modernisme réactionnaire ne traite pas des conceptions de la technologie entretenues par la droite après 1945 en Allemagne fédérale. J'ai approché cette question en 1994

dans un article intitulé « Belated Pessimism: Technology and Twentieth Century German Intellectuals » [« Un pessimisme tardif : la technologie et les intellectuels allemands au XX^e siècle »] (7). Les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale – et *non* la Première – se caractérisèrent en Allemagne, à droite, par un état d’esprit fait d’un grand pessimisme culturel. Ceux qui, auparavant, avaient chanté les louanges de la technologie moderne, et prôné tout ce qui s’opposait aux Lumières, accusèrent alors cette technologie moderne d’être à l’origine de tous les maux et désastres qui s’étaient abattus sur le pays. On continua à réifier la technologie – à la séparer de la prise de décision politique et économique –, à ceci près que, désormais, ce pessimisme culturel permettait fort commodément d’imputer à la technologie les crimes et fléaux qui, en vérité, avaient été le résultat des décisions de Hitler et des élites nazies. Une telle posture, fort commode, put se constater avec évidence dans le « pessimisme tardif » d’un Albert Speer, tel qu’il l’avait exprimé dans sa dernière déclaration devant le Tribunal militaire international de Nuremberg, et elle peut également être constatée dans les essais que Martin Heidegger écrivit dans les années 1950 (8).

Tandis que je rédigeais ma thèse, l’ayatollah Rouhollah Khomeini envoyait en Iran, de son lieu d’exil parisien, des cassettes audio appelant avec ferveur son pays à tourner le dos à la modernité culturelle et politique. Dans la préface à la première édition du présent ouvrage, que l’on trouvera à la suite de celle-ci, j’évoque « les similitudes entre le modernisme réactionnaire et les fanatismes – tout ce qu’il y a de plus dotés sur les plans technologique et financier – actuellement à l’œuvre dans les pays du tiers-monde. Durant les années 1960, il devint à la mode de décrier ceux qui plaquaient l’expérience européenne sur le monde non-occidental. S’il y a bien une spécificité de l’Occident, les événements qui se déroulent actuellement dans le tiers-monde laissent penser – et Ralf Dahrendorf l’avait déjà

relevé, il y a presque vingt ans de cela... – que l'Allemagne reste la première nation nouvelle à avoir montré aux nations moins développées quel sera leur avenir (9) ». Autrement dit, il était alors fort possible que d'autres nations, hors le continent européen, reproduisent à leur manière la synthèse moderniste réactionnaire, cette combinaison de progrès technologique et de rejet de la démocratie libérale comme de la modernité culturelle. Engendrée par la crise de modernisation traversée par l'Allemagne dans les premières décennies du XX^e siècle, la tradition moderniste réactionnaire a fait sa réapparition sous différentes formes, essentiellement hors de l'Europe, à la fin de ce même XX^e siècle ainsi qu'au fil des deux premières décennies du XXI^e.

Depuis la Révolution iranienne de 1979 et l'instauration de la république islamique d'Iran, le développement de l'arsenal nucléaire sud-coréen, la diffusion à l'échelle mondiale d'un savoir technologique et scientifique permettant de fabriquer des armes de destruction massive, puis les attaques terroristes inspirées par un radicalisme islamiste ont changé la donne : les préoccupations qui étaient les miennes en 1984, telles que je les exprimais dans cette préface, sont devenues le souci majeur des dirigeants politiques du monde entier. Un mois après les attaques du 11 septembre 2001, j'écrivais ceci : « Faire s'encastrent des Boeing 757 pleins de kérosène dans les tours jumelles du World Trade Center et le Pentagone constitue un acte de rage moderniste réactionnaire d'une terrible évidence. Exactement de la même façon que le fascisme et le nazisme avaient fait leur apparition dans des sociétés mises au défi par une modernisation rapide et cherchant un moyen de marier modernité et tradition, le fondamentalisme islamiste emprunte à l'Occident sa technologie dans le but de le détruire (10) ». Mohammed Atta et les autres membres de la cellule de Hambourg qui menèrent ces attaques – et qui étaient étudiants en ingénierie –, démontrèrent alors que maîtriser la technologie moderne ne sup-

pose en rien d'adhérer aux valeurs et institutions politiques libérales (11). En dépit de contextes culturels spectaculairement différents, les formes du modernisme réactionnaire écloses au fil des deux premières décennies du XXI^e siècle ne peuvent qu'évoquer son apparition, en Allemagne, au début du XX^e.

La traduction française de ce livre le rend enfin, après toutes ces années, accessible à la fois à mes collègues historiens français, spécialistes de l'histoire de l'Allemagne inclus, mais aussi aux chercheurs en sciences sociales, aux politologues, journalistes, ainsi qu'à un lectorat plus large soucieux de comprendre les formes de modernisme réactionnaire de notre temps, et d'y répondre. Les thématiques du modernisme réactionnaire trouvent certains échos au sein de la droite antidémocratique européenne tout autant que dans la rhétorique de l'islamisme. Nous, historiens, rejetons les analogies simplistes et les comparaisons faciles entre passé et présent ; mais le monde n'est pas réinventé à nouveaux frais à chaque génération. Le défaut contraire – un manque d'imagination historique comparative – est non moins regrettable. Quoi qu'il en soit, je suis absolument enchanté que ce travail se voie donner la possibilité de nourrir les débats entre chercheurs et intellectuels français et francophones sur le passé et le présent de leur pays.

Jeffrey Herf (juillet 2017)

Département d'histoire, université du Maryland,
College Park, États-Unis

Notes

1. Voir Thomas Mann, *Le Docteur Faustus. La vie du compositeur allemand Adrian Leverkühn racontée par un ami*, trad. de l'allemand de L. Servicen, préface de Michel Tournier, Paris, Albin Michel, 1950, Le Livre de poche, 1983 et 2015,

p. 439. Sur l'extraordinaire acuité politique montrée par Thomas Mann dans les années 1930, on lira avec profit Jean-Michel Rey, *Le Suicide de l'Allemagne. Sur le Moïse de Thomas Mann*, Paris, Desclée de Brouwer, 2018. (N.d.T.)

2. Jeffrey Herf, « The Displacement of German History in the Dialectic of Enlightenment », in Moritz Epple, Johannes Fried, Raphaël Gross et Janus Gudian (dir.), *Politisierung der Wissenschaft: Jüdische Wissenschaftler und ihre Gegner an der Universität Frankfurt am Main vor und nach 1933*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2016, p. 447-468.

3. Voir, par exemple, Wolfgang Emmerich et Carl Wege (dir.), *Der Technik-diskurs in der Hitler-Stalin-Ära*, Stuttgart, J. B. Metzler, 1995.

4. Jeffrey Herf, *L'Ennemi juif. La propagande nazie (1939-1945)* et *Hitler, la propagande et le monde arabe* (tous deux chez Calmann-Lévy, trad. de l'anglais [États-Unis] de P.-E. Dauzat, respectivement 2011 et 2012).

5. Michael Wildt, *Generation des Unbedingten: Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes*, Hambourg, Hamburger Edition, 2003.

6. Martin Kitchen, *Speer, l'architecte d'Hitler*, trad. de l'anglais de M. Devillers-Argouarc'h, Paris, Perrin, 2017. Sur le modernisme réactionnaire et le rôle de Fritz Todt, voir John C. Guse, « Nazi Technical Thought Revisited », in *History and Technology*, vol. 26, n° 1, mars 2010, p. 3-33 ; ainsi que « Comment by Jeffrey Herf », *ibid.*, p. 33-37. *Le Modernisme réactionnaire* ne porte pas sur les sciences naturelles, mais la manière qu'eut le Troisième Reich d'endosser, de façon fort sélective, des aspects bien précis de la modernité a été traitée par des historiens de la médecine, de la biologie, de la physique, de la psychologie, de la psychiatrie et, bien sûr, de l'« hygiène raciale ». Pour une présentation synthétique intéressante de ces différents travaux, voir Doris Kaufmann (dir.), *Geschichte der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft. Nationalsozialismus. Bestandsaufnahme und Perspektiven der Forschung*, Göttingen, Wallstein Verlag, 2000.

7. Jeffrey Herf, « Belated Pessimism: Technology and Twentieth-Century German Intellectuals », in Yaron Ezrahi, Everett Mendelsohn et Howard Segal (dir.), *Technology, Pessimism and Postmodernism*, Dordrecht, Boston, Londres, Kluwer Academic Publishers, 1994, p. 115-136. Sur les écrits d'Ernst Jünger, leur réception et les débats qu'ils provoquèrent en République fédérale, voir Elliot Y. Neaman, *A Dubious Past: Ernst Jünger and the Politics of Literature After Nazism*, Berkeley, University of California Press, 1999. Pour une analyse très importante des attitudes de divers intellectuels sous la dictature nazie et des stratégies qu'ils adoptèrent une fois cette dictature effondrée, voir Jerry Muller, *The Other God that Failed: Hans Freyer and the Deradicalization of German Conservatism*, Princeton, Princeton University Press, 1988.

8. Sur la posture et la stratégie d'évitement adoptées par Martin Heidegger dans l'après-guerre, et ses conceptions de la technologie, voir Michael Zimmerman, *Heidegger's Confrontation with Technology: Modernity, Politics and Art*, Bloomington, Indiana University Press, 1990; Richard Wolin (dir.), *The Heidegger Controversy*, Cambridge, MA, MIT Press, 1993, ainsi que son article « National Socialism, World Jewry, and the History of Being: Heidegger's Black Notebooks », in *Jewish Review of Books*, été 2014: <https://jewishreviewofbooks.com/articles/993/national-socialism-world-jewry-and-the-history-of-being-heideggers-black-notebooks/>

9. Jeffrey Herf, *Reactionary Modernism: Technology, Culture and Politics in Weimar and the Third Reich*, New York, Cambridge University Press, 1984, p. IX-X. Je faisais alors référence à: Ralf Dahrendorf, *Society and Democracy in Germany*, New York, Doubleday & Company, 1967.

10. Jeffrey Herf, « What is Old and What is New about the Terrorism of Islamic Fundamentalism », in *Partisan Review* LXIX, n° 1, hiver 2002, p. 29. Ce texte a été ensuite intégré à: Murray Baumgarten, Peter Kenez

and Bruce Thompson (dir.), *Varieties of Antisemitism: History, Ideology and Discourse*, Newark, University of Delaware Press, 2009, p. 370-376.

11. Pour deux analyses incisives des motivations idéologiques ayant présidé à ces attaques, voir Matthias Küntzel, *Jihad et haine des Juifs*, trad. de l'anglais de C. Brahy, Paris, L'Artilleur, 2015 ; et Paul Berman, *Les Habits neufs de la terreur*, trad. de l'anglais (États-Unis) de R. Robert, Paris, Hachette, 2004.

Jeffrey Herf, *Le modernisme réactionnaire*.
Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme.
L'Échappée, 2018.
Les Amis de Bartleby, juin 2023
lesamisdebartleby.wordpress.com